

En 1827, une girafe traversa toute la France de Marseille à Paris, suscitant sur son passage la curiosité des foules jus'lu'à son arrivée au Muséum d'histoire naturelle_ Dessin anonyme

Éric Baratay

« Ramenez-les vivants! » :

de la savane au zoo

Les grandes découvertes des X^ve et X^{vi}e siècles favorisent l'arrivée croissante d'animaux exotiques en Europe où ils sont exhibés par les montreurs ambulants et dans les ménageries princières d'Ancien Régime, auxquelles succèdent les jardins zoologiques au XIX^e siècle, et les cirques qui se multiplient à cette même époque. Leur succès est tel qu'il engendre un énorme besoin de nouvelles espèces pour satisfaire la curiosité, la soif de dépaysement, l'envie d'exotisme du public. Les voyages d'approvisionnement se multiplient; explorateurs, marchands, savants, diplomates et chasseurs se lancent à la poursuite des bêtes sauvages, dont l'acheminement suscite la curiosité des populations mais se fait souvent au détriment des animaux.

DES PREMIERS PORTUGAIS longeant peu à peu l'Afrique à Christophe Colomb, les explorateurs de la Renaissance rapportent des terres lointaines non seulement des marchandises mais aussi des bêtes, voire des hommes, comme preuves de leurs découvertes et comme présents précieux pour leurs souverains. Ces animaux inconnus et extraordinaires suscitent la passion de la collection parmi la grande aristocratie qui multiplie ses ménageries, et au moins la soif de voir dans le reste de la population qui se précipite au passage des montreurs. Au XIX^e siècle, les jardins zoologiques, destinés au public, et les cirques remplacent les ménageries princières et les petits montreurs. Leur essaimage ou leur déambulation partout en Europe renforcent la passion des bêtes étranges.

les manières d'aller chercher

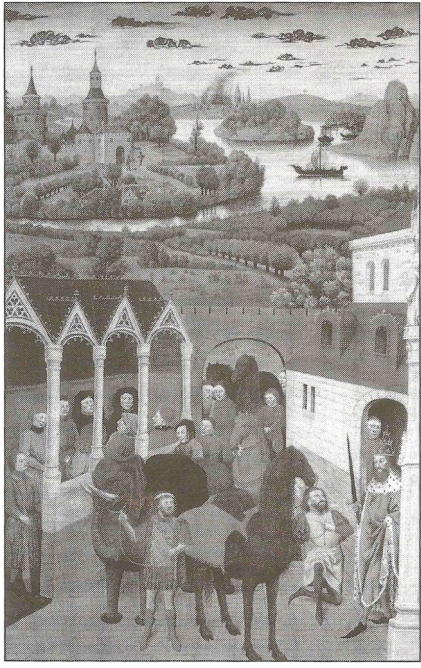
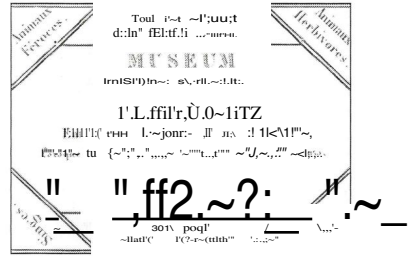
Dès la seconde moitié du X^ve siècle, l'animal exotique devient donc l'une des «marchandises» banales du commerce maritime qui s'établit entre l'Europe et les populations des divers continents. Des animaux arrivent quotidiennement à Marseille, Rouen ou Dieppe pour la France, Lisbonne, Anvers, Londres ou Amsterdam pour le reste de l'Europe. Pourvoyeuse du nord-ouest du continent au XVII^e siècle, la Compagnie hollandaise des Indes orientales installe ainsi, sur les quais d'Amsterdam, des étables qui servent de dépôts en attendant les ventes. Ce commerce s'amplifie au XIX^e siècle avec la création de chemins de fer et de ports dans les colonies, l'ouverture du canal de Suez, etc. Des marchands se spécialisent même dans l'importation de bêtes, surtout pour les zoos, les cirques, les ménageries ambulantes mais aussi pour les petites animaleries urbaines. Si les Français restent au stade artisanal, d'autres contrôlent toute la chaîne de l'approvisionnement, tel l'Allemand Karl Hagenbeck, vendeur-intermédiaire à partir de 1866, puis explorateur-chasseur-transporteur, enfin créateur d'un cirque en 1887 et d'un zoo en 1907. Bien que les Anglais détiennent la majeure partie du marché dans leurs colonies, il n'y a pas totale correspondance entre la nationalité de ces capteurs-marchands et les possessions coloniales, notamment en Afrique où Français, Anglais, Allemands et Italiens écument les mêmes territoires réputés pour leur richesse faunique.

À côté de ces voies commerciales, des princes lancent leurs propres expéditions aux XVI^e et XVII^e siècles. En 1532, François 1^{er} dépêche un gentilhomme à Fès pour acheter lions, rhinocéros, autruches, oiseaux. Dans les années 1670-1680, le sieur Mosnier est envoyé plusieurs fois au Levant par Louis XIV pour choisir et convoier des bêtes. En 1683, Colbert expédie un navire à Tunis pour trouver des perdrix de Barbarie dont le Roi Soleil a folle envie. En 1782, c'est le sieur Padovani qui va dénicher à Alger les camélidés, autruches, lions et tigres demandés par Louis XVI. Cette pratique est maintenue par des politiques aux XIX^e et XX^e siècles.

Herriot, maire de Lyon et plusieurs fois président du Conseil, profite de son aura pour obtenir gratuitement des animaux auprès des gouverneurs des colonies françaises et peupler ainsi le zoo de sa ville. Cependant, les expéditions deviennent surtout l'apanage des scientifiques, dont certains avaient déjà pris la tête des campagnes royales au XVIII^e siècle afin de collecter plus rationnellement. De sa création en 1793 jusqu'au milieu du X^e siècle, le Muséum national d'histoire naturelle de Paris, qui gère la ménagerie du Jardin des Plantes puis le zoo de Vincennes, commande ou profite de nombreuses missions. L'une des plus célèbres est celle du *Géographe* et du *Naturaliste*, qui ramène des terres du sud soixante-dix animaux vivants en 1804. Les plus grands zoos, tel celui d'Anvers, suivent l'exemple. Ils organisent des expéditions pour éviter les intermédiaires ou trouver les spécimens manquant à leurs collections.

Ainsi se multiplient peu à peu les figures des pourvoyeurs. À côté des explorateurs, tel Thévet en Orient au XVI^e siècle, et des marins, qui se contentaient de négocier avec les commerçants autochtones, apparaissent donc les savants mais aussi, au XIX^e siècle, les chasseurs, qui se transforment en explorateurs-

marchands-transporteurs pour traquer à volonté les voyageurs, les missionnaires et enfin les militaires, les administrateurs, les médecins, les ingénieurs coloniaux. Tous rapportent des bêtes perçues comme des «souvenirs» vivants puis les donnent, lorsqu'elles deviennent gênantes, aux zoos ou aux cirques dont certains, surtout en France, ne subsistent qu'avec ces dons. Ceux-là s'inscrivent en fait dans une pratique ancienne. Mentionné dès l'Antiquité, le don diplomatique d'animaux se déploie à partir du XVI^e siècle au gré des contacts, des alliances, des traités avec les puissances orientales et asiatiques, voire entre souverains européens. François 1^{er} reçoit ainsi un convoi de bêtes et d'oiseaux de la part du « roy » de Tunis en 1532, des lions et des tigres amenés par une ambassade turque en 1534, un mouton des Indes de la part d'un seigneur normand en 1538, deux phoques envoyés par la régente des Pays-Bas en 1539.



Charlemagne reçoit du roi de Perse un éléphant et un dromadaire (XV^e siècle)

© Musée de l'Ermitage, Saint-Petersbourg

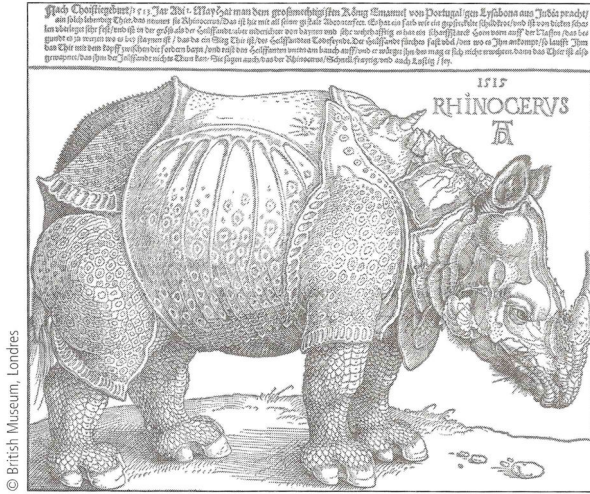
L'usage se poursuit à l'époque contemporaine. La ménagerie du Jardin des Plantes reçoit des animaux de l'ambassade des États-Unis (1797), du Bey d'Alger (1800), de celui de Tunis (1825), etc. L'un des derniers exemples est celui des pandas offerts par la Chine à la France en 1973 et logés au jardin zoologique de Vincennes. L'importance diplomatique de ces animaux vient de leur caractère rare et précieux, qui fait qu'ils accompagnent souvent d'autres produits recherchés. En 1514, les Portugais offrent au pape un éléphant, des vases, des diamants, des tapisseries des Indes. En France comme ailleurs, l'usage est repris par les diplomates en poste à l'étranger ou les gouverneurs des colonies, entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, afin de soigner leurs relations avec le pouvoir et de favoriser leur carrière. Beaucoup d'entre eux prennent l'initiative d'envoyer des animaux et tous s'empressent de répondre aux demandes, voire aux caprices. En 1714, le consul du Caire ordonne de ramasser tous les oiseaux et les autres animaux curieux qu'on peut trouver et de faire de même avec les autruches à Tripoli.

les difficultés du retour

En fait, l'acheminement est bien plus périlleux que la trouvaille. Lorsque les bêtes ne sont pas déjà dans les ports d'expédition, les marchands ou les capteurs doivent les faire cheminer jusque-là des jours ou des semaines, en improvisant souvent, comme pour cet hippopotame de la fin du XIX^e siècle, emballé dans un brancard en peau et porté par deux dromadaires. Le trajet maritime suscite bien d'autres problèmes. En 1675, Le Mosnier laisse une partie des bêtes à Alexandrie car le navire trouvé est trop petit. Encore ce commissionnaire du roi a-t-il eu de la chance. En 1711, un ministre de Louis XIV signale aux consuls « en Levant » que les capitaines ou les patrons des navires français refusent de charger des animaux. Il exige qu'on les menace de confiscation des marchandises et de punition. Ces voyages sont d'autant plus longs que les bateaux évoluent en fonction des aléas du fret et des demandes des passagers. La durée est cependant réduite au XIX^e siècle grâce aux navires à vapeur et à la spécialisation de certains d'entre eux dans le transport des bêtes. Sous l'Ancien Régime, il faut quinze à six mois pour qu'un éléphant des Indes arrive en France, six mois en 1824, cinq en 1850, soixante-dix jours en 1870. Mais les trajets restent longs, aussi le transport aérien s'impose-t-il vite après la Seconde Guerre mondiale.

Les traversées sont très éprouvantes. Les bêtes de Le Mosnier passent cinquante jours sur le pont, à découvert, par gros temps. Arrivé à Marseille, il doit encore attendre la fin de la quarantaine pour les débarquer. Dans tous les voyages, la plupart des bêtes sont enfermées dans de petites cages qui entravent les mouvements, stressent, fatiguent, mais qui permettent d'assimiler les animaux à du « matériel emballé », comme l'écrivait l'administration du zoo de Lyon en 1934,

et à les ranger plus aisément au même titre que les autres marchandises. Il faut aussi prévoir les aliments et pour cela connaître les bêtes, leurs mœurs, et les rassembler en quantité suffisante. Trois à quatre cents moutons, et donc une grande masse de fourrage, sont embarqués en 1770 sur un navire de la Compagnie des Indes pour nourrir deux tigres de Chandernagor à Lorient. En 1924, il faut charger deux tonnes de foin, mille deux cents kilos de bananes et quatre cents kilos de choux verts pour nourrir un éléphant des Indes.



© British Museum, Londres

Le rhinocéros dessiné par Albrecht Dürer d'après celui 'lui coula dans le naufrage du bateau 'lui' amenait à Rome (1515)

Jusqu'à l'implantation du chemin de fer au XIX^e siècle, le transport terrestre, des ports européens aux ménageries princières, jardins zoologiques, cirques et foires, est tout aussi problématique. Il faut construire des cages, aménager des chariots, prévoir les aliments, trouver des hommes connaissant un peu les bêtes pour arriver à les soigner et les nourrir, prévoir les durées des étapes, les lieux et les temps de repos. Au XVI^e siècle, un ministre charge l'intendant de Marseille d'organiser le transport d'un « caracolak » arrivé d'Alexandrie. Il lui demande de recruter quelqu'un ayant

déjà pratiqué le convoiage des bêtes, de lui donner des instructions sérieuses après s'être renseigné auprès du capitaine du navire sur les mœurs de l'animal. Celui-ci est paraît-il carnassier, mais est-il grand, dangereux? Faut-il faire une cage et quelle quantité de viande ingurgite-t-il?

Les frais sont donc considérables. Le rhinocéros apporté par la Compagnie des Indes en 1770 coûte 5388 livres à Louis XV, dont 1650 livres pour la traversée, 1200 pour le séjour à Lorient, 2530 pour l'acheminement jusqu'à la ménagerie de Versailles, ce qui équivaut au double de la somme payée à de grands maîtres pour chaque tableau des *Chasses exotiques* destinées aux petits appartements royaux. Sous l'Ancien Régime, les achats en nombre ou le choix d'espèces imposantes en taille sont donc le fait de la plus haute aristocratie qui possède des ménageries. Les autres amateurs, de l'aristocrate au bourgeois, se limitent souvent à de petits sinJ~ pour leurs appartements, aux oiseaux pour leurs volières et surtout à des dépouilles ou à des ossements, moins difficiles à transporter, moins chers, aisément rangeables dans les cabinets de curiosité. Si les animaux spectaculaires (girafes, éléphants, rhinocéros, hippopotames) restent coûteux au XIX^e siècle, les prix baissent dans l'ensemble grâce à la multiplication et à l'amélioration des

moyens de transport, ce qui permet de fournir à foison et de faire multiplier les cirques, les ménageries ambulantes des montreurs et les jardins zoologiques.

Les débarquements et les acheminements provoquent de vives émotions auprès des populations. En 1515, François 1^{er} demande à l'équipage portugais en escale à Marseille de débarquer le rhinocéros destiné au pape, afin qu'il l'admire. Lorsque, en 1627, un éléphant, à destination de Paris, se repose à Montreuil, les notables du lieu font dresser une barricade autour du campement pour retarder le convoi et ainsi mieux observer l'animal. En 1682, à Dublin, la foule se précipite pour regarder le cadavre d'un pachyderme qu'elle n'avait pu admirer vivant du fait de tarifs trop élevés. Les artistes, de Raphaël à Barye en passant par Dürer, se précipitent aux passages de ces convois ou de ceux des montreurs, aux arrivées dans les ménageries ou les zoos. Les naturalistes font de même. En 1631, Peiresc va à pied d'Aix à Toulon pour observer l'éléphant Hansken qui traverse alors toute l'Europe en se taillant une belle célébrité. Le savant le mesure, le fait peser, met la main dans la bouche pour tâter les dents et comprendre leur forme.

Au XIX^e siècle, les directions des jardins zoologiques, le plus souvent privés et payants, comprennent le profit à tirer de l'arrivée de nouveaux animaux. Le Regent's Park de Londres, par exemple, use du procédé pour résoudre ses problèmes financiers et les débarquements se succèdent: éléphant d'Asie (1828), girafe (1829), mandrill (1849), hippopotame (1850), marsouin (1862), éléphant d'Afrique (1865), chimpanzé (1883), gorille (1887), okapi (1937), etc. Car le succès public est toujours considérable; ainsi, le nombre de visiteurs double l'année de l'hippopotame. Certains animaux déclenchent même des passions et des modes. En 1749, en France, le rhinocéros Clara fait vendre estampes, gravures, brochures et inventer rubans, harnais, perruques et même coiffure « à la rhino ». À Londres, en 1850, l'hippopotame devient le héros des caricaturistes, des petites reproductions, tandis que *l'Hippopotamus Polka* fait danser dans les salons.

L'exemple le plus célèbre est celui des trois girafes offertes à la France, l'Angleterre et l'Autriche-Hongrie par le Pacha d'Égypte afin de se rapprocher des puissances européennes et de se défaire de la tutelle de l'Empire ottoman. La girafe française arrive à Marseille en novembre 1826. Elle est débarqu-e de nuit par crainte des^{des} effets d'une rumeur évoquant l'arrivée d'un monstre gigantesque. Elle est logée pour l'hiver dans la cour de la préfecture,



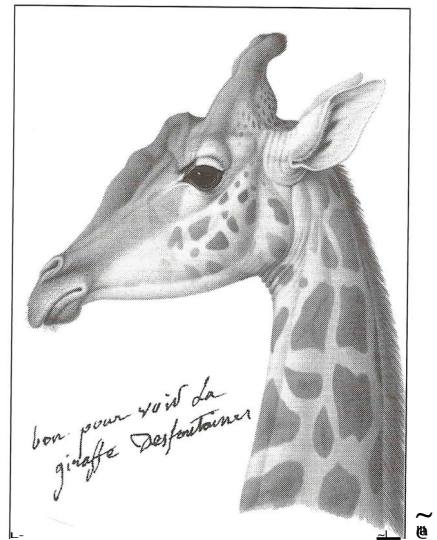
Les montreurs d'ours lui parcouraient villes et campagnes au début du XX^e siècle étaient originaires des Pyrénées ou des Balkans_

où sont données des réceptions mondaines en son honneur. Chaque jour, de midi à 15 heures, elle est promenée en grande pompe dans la ville, au milieu d'un public important. En mai 1827, elle prend le chemin de Paris à pied, par petites étapes et sous la direction d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, directeur de la ménagerie du Jardin des Plantes à qui elle est destinée. Le convoi, où l'animal est précédé d'une escorte de gendarmerie et suivi des voitures d'intendance, attire une foule de plus en plus nombreuse dans les villes, les villages et même le long de la route, les curieux arrivant par communes entières des régions voisines. La presse publie des relations quotidiennes et le roi Charles X est régulièrement informé de la progression du cortège. À Lyon, l'armée doit aider à installer l'animal place Bellecour mais il s'échappe, effraie les chevaux et déclenche la panique dans l'assistance. Le lendemain, les journaux publient les noms des enfants «perdus dans la bagarre de la girafe », qui sont à récupérer au commissariat. Elle est enfin présentée au roi dans l'été, en présence des professeurs du Muséum et de l'Université et des généraux, c'est-à-dire des principaux acteurs de la conquête de la faune coloniale. À la ménagerie du Jardin des Plantes, de juin à décembre 1827, six cent mille visiteurs, venus des quatre coins du pays, se bousculent pour assister à la flânerie de l'animal l'après-midi. Parallèlement, la girafe suscite l'édition d'almanachs et de calendriers portant son effigie, de gravures vendues sur les foires, les marchés, à domicile, de pièces de théâtre, de plaquettes satiriques (*La Girafe ou le Gouvernement des bêtes*) ou humoristiques (*Dame girafe à Paris*), de chansons et de musiques (*La Girafe: valse pour piano* par Singer). Des vaisselles, aux girafes souvent fantaisistes, sont produites dans tout le pays tandis que la mode féminine se déchaîne: couleur, manches, garnitures, colliers, rubans, ombrelles à la girafe! L'écho est tout aussi fort à Londres ou à Vienne. Là sont créés une danse (*Galopade à la girafe*), une opérette (*La Girafe à Vienne*), un opéra (*La Muette de Portici*).

la rançon des voyages

En réalité, capture, transport et déracinement provoquent une énorme mortalité parmi les bêtes. Les pertes à la capture n'ont été avouées et estimées qu'au XIX^e siècle, par d'anciens chasseurs qui les fixent, selon les espèces et les moments, entre 15 et 80%! S'ajoute la destruction des adultes pour s'emparer des petits. La mortalité lors du transport maritime est évaluée par les marchands des XIX^e et XX^e siècles à 50 % en moyenne des bêtes embarquées. Il est vrai que les causes de décès sont nombreuses. Jusqu'au XIX^e siècle, ce sont surtout les naufrages. Le rhinocéros envoyé du Portugal à Rome en 1515 coule au large de Gênes. En 1771, c'est l'orang-outan destiné au savant Camper qui disparaît dans l'océan Indien. Mais l'alimentation, souvent insuffisante, médiocre, inadaptée, ainsi que l'étroit encagement déciment aussi les effectifs, et cela jusqu'à nos jours. Le consul

français au Caire dresse un sombre constat en 1715: les quatorze autruches qu'il a envoyées à Malte sont mortes faute de soin; les quatre-vingts poules bleues qu'il s'était procurées ont été englouties par le Nil; la plupart des bêtes qu'il avait achetées à Alexandrie ont trépassé en route. L'acclimatation à l'arrivée se révèle tout aussi difficile malgré le temps de repos et d'adaptation longtemps imposé pour ce faire, par exemple sur les côtes méditerranéennes pour la France, puis malgré la création au XX^e siècle de stations d'acclimatation. Tout cela justifie que d'anciens capteurs aient estimé à dix le nombre des bêtes préalablement tuées pour chaque animal visible au zoo, au cirque ou dans les baraques foraines du XX^e siècle. Des lieux où la mortalité est aussi importante.



"Bon pour voir la girafe",
signé du directeur du Muséum.

Ce phénomène entraîne une dévastation des faunes exotiques dont les Anglais prennent conscience à la fin du XIX^e siècle et les Français dans l'entre-deux-guerres. Des restrictions de temps de chasse, des zones préservées, des réserves naturelles sont ainsi créées dans les colonies françaises des années 1920 pour réduire le (gas)pillage, mais cela reste sans grand effet. Le titre des mémoires du capteur Franck Buck (*Ramenez-les vivants* f, 1934) illustre cette époque qui mêle l'aveu d'une déperdition considérable et la volonté affichée de la limiter. En fait, la mobilisation internationale intervient dans les années 1960. Elle se traduit par la convention de Washington (1973) qui interdit l'exportation des espèces énumérées dans trois de ses annexes. Cela oblige les jardins zoologiques à développer des programmes de reproduction en captivité et d'échanges des individus pour atténuer la consanguinité et l'appauvrissement génétique, où l'argument officiel- sauver des espèces en voie de disparition - masque ou ennoblit, selon les avis, le besoin de maintenir les effectifs. L'ère de l'élevage prend le pas sur celle du voyage. "

Professeur d'histoire contemporaine à l'université Jean-Moulin de Lyon, Éric Baratay consacre ses recherches à l'histoire des relations entre les hommes et les animaux. Il a publié , *La Corrida* (en collaboration avec Élisabeth Hardouin-Fugier, PUF, 1995), traduit en japonais, *L'Église et l'animal- France, XVI^e-XX^e siècles* (Éditions du Cerf, 1996), *Zoos, Histoire des jafâls zoologiques, XVI^e-XX^e siècles* (en collaboration avec Élisabeth Hardouin-Fugier, La Découverte, 1998), *Et l'homme créa l'animal, Histoire d'une condition* (Odile Jacob, 2003). Il a aussi codirigé des ouvrages collectifs: « L'animal domestique, XVI^e - XX^e siècles », numéro spécial des *Cahiers d'histoire* (1997, n° 3-4), ainsi que *L'Animal en politique* (L'Harmattan, 2003).

